L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 15 AVRIL 1892 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 15 AVRIL 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

LA GRANDE SEMAINE,
LA SEMAINE SAINTE.

Vous est-il jamais arrivé de vous demander pourquoi les savants, les érudits, les historiens, croyants ou non, se sont accordés, dans leur façon de déterminer l'âge du monde, à y bouleverser complètement l'ordre chronologique, à en compter les années à rebours, de telle sorte que tout semble avoir commencé 4,000 ans après l'époque que l'on assigne à la création, à l'apparition du CHRIST ?

Nous savons bien qu'il y a eu d'autres ères que celle du Christianisme : l'ère des Juifs, mais elle ne compte pas, en dehors des quelques synagogues disséminées sur les deux hémisphères ; l'ère des Olympiades, qui a disparu avec l'ancienne Grèce ; l'ère de la fondation de Rome, dont il n'est plus question depuis dix-huit siècles ; l'ère de Nabonassar, qui s'est effondrée avec Babylone ; l'hégire des Mahométans, qui est inconnue en dehors de l'Islamisme ; l'ère de la République Française qui n'a vécu que quelques années. L'ère Chrétienne, au contraire, est universelle et universellement adoptée. Il semble que les temps qu'il ont précédés, n'étaient qu'une préparation à la venue de CELUI qui allait réformer le monde. Fouilles toute l'histoire, vous n'y trouverez aucune figure aussi grande, aussi pure que celle du CHRIST ; aucune révolution qui ait exercé, sur les institutions et sur l'âme humaine, une action aussi puissante, aussi bienfaisante. Seule de toutes, elle est, à la fois, morale, religieuse, politique, sociale, et, à l'encontre des autres, beaucoup plus intérieure qu'extérieure ; seule, elle a réussi à s'universaliser, à répandre ses enseignements jusqu'aux derniers confins de l'univers civilisé et non civilisé.

Elle arrivait à temps, alors que la démoralisation et la corruption du monde antique étaient à leur comble ; alors que les masses humaines opprimées, asservies, foulées aux pieds par quelques classes privilégiées, éprouvaient un immense besoin d'affranchissement, et révaient un meilleur avenir ; alors que le paganisme était discrédité, ce que les âmes, fatiguées du doute, étaient affamées d'espérance et de foi ; alors que l'Empire romain, ayant créé l'unité politique, en Europe, en Afrique, en Asie, lui permettait de porter, de tout côté, sans obstacle, ses enseignements et ses réformes. Or, tout ce travail est l'œuvre d'une semaine, étrange et grande entre toutes ; d'une semaine toute remplie de larmes, de déchirements, de souffrances, d'humiliations, et qui allait se clore par une victoire éclatante sur la mort, après s'être ouverte par un brillant triomphe populaire.

Quelle merveilleuse, quelle étourdissante nouvelle annonçait donc le nouveau réformateur ? Rien de plus simple, cependant. Sa doctrine, à la portée des enfants, peut tenir, tout entière, dans quelques lignes. Vous la trouvez exposée, tout au long, dans le court sermon sur la montagne et dans les sept béatitudes, qui ne sont, elles-mêmes, que la glorification de toutes les faiblesses, de toutes les misères, de tous les abaissements. A la rigueur, elle est renfermée dans ces trois mots : aimez-vous, dévouez-vous, sacrifiez-vous. Et pour en prouver la grandeur, la sublimité, Le CHRIST se bornait à faire simplement ce qu'il disait. Il se dévouait spontanément, il souffrait en se taisant, il mourait en pardonnant.

Nous aimons bien à faire la roue ; nous nous drapons bien majestueusement dans une dignité trop souvent plus que problématique ; nous réclamons bien haut nos droits, sans nous occuper de nos devoirs ; nous tirons bien fort à nous la couverture, sans nous demander s'il en reste un lambeau sur les membres du voisin ; et quand on nous nuit ou qu'on nous blesse, avec quelle cruelle volupté nous nous vengeons ! Si, par hasard, nous essayions de faire tout le contraire ; si nous étions un peu plus humbles, un peu moins prétentieux, un peu plus affectueux, un peu moins égoïstes, un peu moins vindicatifs, peut être que les choses n'en iraient pas plus mal ; peut-être même n'en iraient elles que beaucoup mieux. Il faudrait voir. Cela s'est même déjà vu, une fois, dans la primitive Eglise, la plus admirable société qui ait jamais existé.

Nous entrons, en ce moment, dans la journée la plus douloureuse de cette incomparable semaine. Aujourd'hui, sous l'inspiration spontanée de chacun, sans que les autorités civiles ou politiques aient besoin de s'en mêler, sous les Républiques comme sous les monarchies, dans les temples comme au foyer domestique, l'humanité entière tombe à genoux, écrasée sous le poids de ces sublimes souvenirs. Elle arrête ses travaux, interrompt ses plaisirs, ferme ses théâtres, ses tribunaux, ses magasins, ses bureaux, ses marchés. Elle célèbre, par un deuil universel, l'anniversaire de sa régénération par le dévouement, le sacrifice, les humiliations, les tourments, le supplice de flagellé, du crucifié. C'est le jour où elle s'honore le plus, parce que c'est le jour où elle fait preuve de cœur et de reconnaissance.

Cette période de tristesse, de recueillement, est courte, du reste. Bientôt va sonner l'heure des réjouissances, au souvenir du triomphe définitif du réformateur sur la mort, et de l'éclatante affirmation de son œuvre de bienfaisance et d'amour parmi les nations.

Réjouissons-nous donc, après-demain, après nous être recueillis aujourd'hui ; et, surtout, que l'allégresse ne nous fasse pas oublier les malheureux. Songeons à eux et travaillons pour eux. C'est encore le meilleur moyen de nous rendre dignes de CELUI à qui nous devons le peu de joies, le peu de consolations que nous trouvons sur cette terre de larmes et de souffrances.

For Malaria, Liver Troubles, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

LOUISIANE.

Le Farmer, Covington, paroisse St-Tammany, du 9 avril :

La fabrique de glace d'Abita va rentrer en activité, prochainement.

—Les locataires, venant de la ville, sont nombreux ; les maisons vacantes deviennent rares.

—Les mûriers sont tout en fleurs et blancs comme neige ; ils nous promettent une abondante récolte, cette année.

Le major J. G. Richardson, le juge A. M. Aucoin et l'ex-maire J. V. Guillotte se sont assurés, ici, une résidence, pendant l'été.

—La belle église catholique nouvelle est achevée ; elle sera inaugurée par l'archevêque Janssens, le dimanche, 1er mai. Les cérémonies seront imposantes ; elles attireront, évidemment, la foule, venant des environs et de la Nouvelle-Orléans.

L'ancienne église, qui va servir, maintenant, d'école, a été construite en 1842 ; elle a, depuis 50 ans, constamment servi à l'usage du culte.

—La loi sur la chasse, pour la protection des daims, des canards et des perdrix, entre en vigueur, vendredi prochain, 15 avril. Que les chasseurs le sachent bien : tout coup de feu contre ces animaux est interdit, pour six mois, à partir de ce jour.

—L'excellent nouveau bateau, *Nora Camelia*, a repris ses voyages sur le Lac, après avoir été entièrement réparé, repeint et remis à neuf. Nous lui souhaitons une très heureuse saison.

Le Banner, New Roads, paroisse Pointe-Coupée, du 9 avril :

Nous lisons dans le *Courier Journal* :

De même que la baisse du prix de vente du blé, du fer, de l'argent, au-dessous du prix de revient, entraîne nécessairement la diminution de l'exploitation, de même aussi la culture du coton diminue, quand le textile tombe au-dessous du prix de la culture. C'est ce qui a lieu, maintenant, que le coton rapporte tout au plus cinq cents, quand, presque partout, il coûte davantage à produire. Cela dépend, du reste, des terrains et du climat. Ainsi dans le Kentucky, il coûterait, probablement, de 15 à 20 cents, tandis que, dans la Louisiane, par exemple, où il y a des régions favorisées grâce aux qualités naturelles du sol et au bas prix de la main-d'œuvre, il peut encore, dans de pareilles conditions, donner un bénéfice quelconque.

En Géorgie, on a pu produire quelque fois du coton, à un prix variant de 3 à 4 sous ; mais les parages où cela est arrivé ne sont pas fort étendus. On ne peut baser aucun raisonnement sur une exception. On a cité un champ de 28 acres qui avait produit 30 balles. Le coût de la production était de $22 82 cents, l'acre. Il faut dire que l'on y faisait de la culture extensive.

En général, on ne tire d'un acre qu'une demi balle. A cinq sous la livre, une pareille production ne peut donner aucun gain.

Il faut, dans presque tout le Sud, que le coton se vende de 7 à 8 sous, pour laisser un profit entre les mains du producteur. En perfectionnant la culture, on peut arriver facilement à doubler presque le rendement, et, par conséquent, à réduire considérablement le prix de revient.

Pour le moment, il faut nous attendre à voir réduire la production. Il en résultera de grands avantages ; on diversifiera les cultures ; on fera du fourrage qui contera nécessairement beaucoup moins cher ; autant d'argent qui restera dans la poche du planteur.

Le Chief, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 9 avril :

A l'assemblée mensuelle de l'Association des Planteurs, il a été reconnu, généralement, que les souches étaient bon état, dans certains endroits seulement. Quant au plant, on ne peut dire mieux que ce qu'on a. Le plant promet un superbe rendement. Le maïs qui avait été détrit par les gelées, a repris ; en certaine cas, il n'a pas été du tout attaqué. Chez M. Kock, d'Assomption, par exemple, le maïs n'a pas été affecté le moins du monde.

M. Richard McCall a cité un exemple remarquable de récupération des souches, au fond de sa propriété de McMansor. Il en a un champ qui n'avait pas été engraissé et, malheureusement, on l'avait détrit trop court, quand sont venues les gelées de mars. Elles avaient été si vivement saisies, qu'on les croyait mortes. A la surprise de tous, elles ont repris. Ce seront, probablement, les meilleures souches de McManor. Il ne faut pas oublier que le mercure est tombé jusqu'à 23 degrés, sur Evan Hall.

Le Protector, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemine, du 9 avril :

En novembre, les planteurs riziers de la Louisiane fugent avisés de garder leur riz brut, chez eux, afin de pouvoir en obtenir, plus tard, $4. Quelque temps après, quand le "trust" eut été organisé, les mêmes individus qui avaient conseillé de garder le produit, ont fait savoir aux planteurs que le marché ne l'acheterait pas parce qu'il était trop cher. Qui donc a eu l'audace de tromper ainsi les producteurs, de les forcer à baisser leurs prix, tandis que l'on travaillait à faire baisser ceux du riz nettoyé ? Ce sont, paraît-il, MM. Ed. V. Dongins, de Philadelphie : Chas. H. Wentworth, de Brooklyn, et Ed. O. Keely, de Morristown. Ils ont organisé une association qui porte le titre de "National Rice Milling Co.," au capital de $5,000,000, sous la protection des lois de New Yorey. Ces détails sont puisés dans le *Mail and Express* de New York. Ces messieurs se sont emparés de tous les moulins à la Nouvelle Orléans, à l'exception d'un seul. Ils ont commencé avec $20,000 comptant, divisés en 20 actions. Il est probable qu'il constitueront leur capital de $5,000,000 avec le bénéfice qu'ils feront sur les malheureux planteurs riziers.

Nous espérons que ces faits, dévoilés, vont déterminer un mouvement sérieux de résistance et qu'on réussira à tuer le monopole. On sait déjà que le "trust" sur le whiskey est sous le coup d'une poursuite, que celui du Standard sur les huiles est dissous. Il existe une sorte de panique parmi les monopoleurs. Il est donc à croire que nos législateurs vien-dront, facilement, à bout du "trust" sur le riz.

M. Wm Franzs.—Nombreux seront les candidats en ville, aux élections de mardi prochain. Chacun voie en de soi, sera sûr et partisans. Mais de ceux qui ne savent le plus, nous croyons pouvoir citer M. Wm Franzs, un homme bien connu, très considéré dans le quatrième ward, et qui, s'il est élu au Conseil Municipal, saura se montrer à la hauteur de son mandat, digne de la confiance de ses commettants.

LADIES
Needing a tonic, or children who want building up, should take
BROWN'S IRON BITTERS.
It is pleasant to take, cures Malaria, Indigestion, Biliousness and Liver Complaints.

Revue des Deux Mondes.

Livraison du 1er avril 1892.

SOMMAIRE.

I.—Marie-Madeleine, première partie, par M. Albert Delpit.
II.—Le Grand Frédéric avant l'avènement—II. L'héritie de Rheinsberg, par M. Ernest Lavisse.
III.—Les Etats-Unis et la vie américaine, par M. André Chevrillon.
IV.—Du progrès de la science archéologique et de l'archéologie à Rome, par M. A. Geffroy, de l'Institut de France.
V.—Un roman de Rudyard-Kipling, par M. Th. Bentzon.
VI.—Des anciennes provinces de la France—La Sologne—III.—De Franqueville à la Ferté-Imbault, par M. Edmond Pinchut.
VII.—Le couvent des Lucas.—L'égande bouddhique, par M. Maurice Paléologue.
VIII.—L'histoire du journalisme en Autriche, d'après une publication récente, par M. G. Valbert.
IX.—Chronique de la quinzaine. Histoire politique et littéraire.
X.—Le Mouvement Financier de la quinzaine.
XI.—Bulletin Bibliographique.

Lisez toutes les annonces des médecines de printemps, et choisissez alors la Salsaparille d'Ayer, la meilleure pour purifier le sang.

L'ARRESTATION DE RAVACHOL.

LA VERSION DU "FIGARO" DU 31 MARS.

BOULEVARD MAGENTA.

Dans l'après-midi d'hier, une nouvelle s'est répandue dans Paris comme par une traînée de poudre. Ravachol, que ses aventures à Saint-Etienne, à Saint-Denis et à Paris avaient rendu légendaire, Ravachol que l'on commençait à croire introuvable comme Jack, Ravachol était arrêté. Le fait était vrai.

Voici ce qui s'est passé : dimanche dernier, vers dix heures et demie du matin, un individu assez bien mis se présentait chez M. Véry, marchand de vins, 22, boulevard Magenta, et se faisait servir à déjeuner.

Pendant qu'il prenait ses repas, le beau-frère de M. Véry, qui lui sert de garçon, M. Lhérault, était en train de causer. Il racontait qu'il avait servi au 4e zouaves, dans la compagnie du capitaine Driant, le gendre du général Boulanger, et que là il fallait marcher dur, que plusieurs fois on avait eu des étapes très pénibles à faire, etc., etc.

L'inconnu se mêla alors à la conversation :

—Tout cela, s'écria-t-il, est bien inutile ! On n'a pas besoin d'aller se réduire en esclavage dans ces troupeaux humains qu'on appelle l'armée.

—Cependant, dit M. Lhérault, il faut bien des soldats.

—Pourquoi faire ? Est-ce que tous les peuples ne sont pas frères ? Est-ce qu'on a besoin de se battre ? La patrie n'existe pas. C'est un mot pour arriver à dompter les imbéciles. Les jeunes gens devraient tous refuser le service. S'il n'y avait pas de soldats, il n'y aurait pas de guerre.

Il continua ainsi à pérorer pendant un instant, puis il arriva à dire :

—Tenez, ce matin, à huit heures, on a fait sauter une maison, 39, rue de Clichy ; une maison habitée par de sales bourgeois et par un sabatitut. Croyez-vous que ce n'est pas malheureux que ces gens là possèdent des maisons, des palais luxueux, tandis qu'il y a tant de pauvres malheureux comme vous et moi qui n'ont pas le sou ?

Changeant de conversation, il questionna M. Lhérault, lui demanda s'il couchait dans la boutique, s'il y était seul, s'il était content de son patron....

—Cet individu-là ne doit pas valoir cher, dit M. Lhérault à son beau frère, quand le questionneur fut parti.

—Oui, ce sont de ces clients dont on se passerait bien, répondit M. Véry.

On n'y pensait plus lorsqu'hier matin mercredi, à dix heures et demie également, le consommateur reparaissait et se faisait servir à déjeuner.

Il commanda une poule au riz, des pommes sautées, de la marmelade et une bouteille de vin.

Tout en déjeunant, il lisait deux journaux qui publiaient le signalement de Ravachol, et il avait l'air de s'intéresser énormément à sa lecture.

M. Lhérault, qui ne l'avait pas oublié, l'examinait attentivement. Lui aussi avait lu le signalement de Ravachol, et plus il examinait son client, plus il lui trouvait de ressemblance avec l'individu recherché.

Il était maigre, brun, portait la barbe en fer à cheval et les cheveux rabattus sur le front....

Ce qui frappa surtout M. Lhérault, c'est la longueur des bras et celle du pied : Ravachol a, en effet, comme longueur du pied un 0m269, ce qui nécessite, comme chaussure, une pointure de 43 ou 44. Cette particularité de la longueur des bras et du pied est marquée dans le signalement.

Il communiqua ses soupçons à son beau-frère, qui fut de son avis. Ils se dirent également que l'accent du consommateur, accent traînard, était bien aussi en conformité avec celui que doit avoir Ravachol, qui est des environs de Saint-Etienne. Pour s'en assurer encore, ils engagèrent à nouveau la conversation et demandèrent à l'individu suspect quel était son métier.

—Je suis mécanicien, répondit-il.

Pendant que Lhérault continuait à causer, M. Véry, sans rien dire, descendit à sa cave dont une porte s'ouvre sur un escalier qui donne accès au couloir de l'hôtel meublé contigu à son établissement. Une fois dans la rue, il prit en courant vers le passage du désir, où se trouve le commissariat de police.

On juge de l'émotion qu'il causa en annonçant qu'il avait chez lui le fameux Ravachol. M. Dresch, le commissaire, voulait immédiatement partir avec ses inspecteurs ; mais M. Véry lui déclara qu'il croyait l'arrestation difficile et périlleuse, et lui conseilla d'emmener des gardiens de la paix.

Puis, se voulant pas laisser plus longtemps seule sa femme et son beau frère, il revint en courant à son établissement où l'individu soupçonné continuait tranquillement à déjeuner.

L'ARRESTATION.

A midi moins quelques minutes, M. Dresch entrait accompagné de son secrétaire. Il passa immédiatement dans l'arrière-boutique, où M. Véry vint le rejoindre. De là on pouvait examiner à loisir le consommateur suspect. M. Dresch fut absolument d'avis qu'il n'y avait pas d'erreur et que c'était bien Ravachol.

Il rentra dans la salle, s'assit avec son secrétaire à une table en face de Ravachol et l'examina de nouveau.

Ravachol doit être remarquer l'attention avec laquelle son deux consommateurs inconnus de lui le regardaient. Il appela le garçon et demanda l'addition. Elle se montait à 2 fr. 15. Il donna quarante sous, et dit à M. Lhérault :

—Gardez tout pour vous.

Puis, se levant brusquement, il décrocha son pardessus et son chapeau et se dirigea vers la porte.

Mais M. Dresch, non moins vivement, lui barra le passage et, lui mettant la main sur l'épaule :

—Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête.

Ravachol, donnant une brusque poussée au commissaire, l'écarta, s'élança par la porte, parvint à l'ouvrir, avant qu'on l'eût saisi, et gagna la rue. Mais il se trouva en présence de deux gardiens de la paix qui, embusqués de chaque côté, le guettaient.

Faisant un pas en arrière, il sortit de sa poche un revolver et le braqua sur les agents. Avant qu'il eut le temps de faire feu, le revolver lui fut arraché.

Il se débattit alors, lançant de droite et de gauche des coups de pieds, des coups-de-poing, se roulant par terre, se cramponnant aux jambes des gardiens de la paix dont il mettait les habits en lambeaux.

Malgré en résistance désespérée, on put le saisir par les bras, par les jambes, et le traîner au poste de police du dixième arrondissement, qui heureusement n'est pas très loin.

Pour y entrer, ce fut une nouvelle lutte. Se roulant par terre, Ravachol appuyait ses pieds contre le mur, de sorte qu'on ne pouvait pas le faire entrer :

—Vive l'anarchie ! Vive la révolution sociale ! A bas les bourgeois ! hurlait-il en se débattant.

Les gardiens de la paix du poste furent obligés de sortir pour porter main forte à leurs camarades. Un sous-brigadier taillé en herculie finit par empoigner l'anarchiste à bras le corps et l'emporta, malgré les coups de pied qu'il lançait.

Une fois dans la poste, Ravachol, exténué par la lutte, demanda à boire. On lui donna deux verres d'eau qu'il but coup sur coup.

Mais comme, le croyant calmé, on ne le serrait plus d'aussi près, il bondit sur un des agents, lui arracha son sabre-baïonnette et lui en porta un coup terrible, qu'heureusement le gardien de la paix put éviter par un saut en arrière.

On le saisit par derrière et on lui arracha l'arme, et comme les agents lui reprochaient de vouloir les tuer, il s'écria :

—Vous m'arrêtez, je me défends : c'est mon droit.

Cette fois, le forcené fut ligotté. C'est dans cet état qu'on le mit dans un fiacre à galerie pour le conduire à la Préfecture de police.

A LA PRÉFECTURE.

Il était environ deux heures moins un quart, lorsque Ravachol, ficelé comme nous l'avons dit, est arrivé à la préfecture de police, accompagné par une escorte d'agents et précédé par M. Dresch seint de son écharpe.

On le fit descendre à la Permanence, 7, quai de l'Horloge, où MM. Lozé, préfet de police ; Gaillot, chef de la police municipale ; Atthalin, juge d'instruction, et Goron, chef de la Sûreté, sont immédiatement venus l'examiner.

En entrant à la Préfecture, il a recommencé à crier :

—A bas les repus ! Vive la révolution sociale ! Vive l'anarchie !

Au moment de son arrestation, Ravachol était habillé d'un vêtement tout noir, redingote, gilet et pantalon. Sous son gilet de drap, il avait un tricot jersey marron, des bottines à lacets. Il avait également un parlesus marron. Il portait une chemise neuve de laquelle il n'avait pas encore enlevé l'étiquette des magasins du Louvre avec le prix : 7 fr. 50. Il avait un chapeau de haute forme avec le nom du chapelier : "Ravel, 44, rue de Lyon, Saint-Etienne."

Indépendamment de son révolver dont les six coups étaient chargés, il avait dans ses poches six autres cartouches et tenait à la main une canne à épée.

Dans ses poches, un indicateur des chemins de fer, une montre en nickel et un bâton de pâte rouge. On sait que dans le gnalement Ravachol est désigné comme se mettant du rouge aux joues pour cacher sa pâleur.

Enfin, il avait sur lui une somme de 104 francs.

L'EGLISE SAINT EUSTACHE, DE PARIS.

—L'église Saint-Eustache a besoin de réparations urgentes. Les fonds dont la fabrique dispose, sont insuffisants pour exécuter les travaux. Le préfet de la Seine, il y a près de quatre ans, avait déjà demandé au Conseil municipal de voter un crédit de 20,000 francs pour la réfection du monument ; le Conseil, à l'heure présente, n'a pas encore délibéré sur ce projet.

Depuis lors, l'hiver rigoureux de 1890-1891 a aggravé la situation. Le 8 avril 1891, un bloc de pierre pesant plus de 250 kilogrammes, se détachait d'un des piliers de la tour donnant sur la rue Rambuteau et tombait sur la chaussée. Ce fut miracle s'il n'y eut point de graves accidents. La toiture a aussi beaucoup souffert des intempéries. Le préfet a donc pensé que le crédit de 20,000 francs précédemment demandé, est insuffisant, et il va soumettre au Conseil un mémoire tendant à l'ouverture d'un crédit de $50,000 francs.

Une commission composée de M. Darlot, conseiller municipal, de l'architecte de la Ville, de membreade la fabrique, a, d'ailleurs, reconnu la nécessité d'exécuter, sans retard, une série de travaux, pour un prix de 200,000 francs. Une restauration complète absorberait, au jugement de cette commission, une somme de 430,000 francs environ.

Le préfet de la Seine fera valoir, dans son mémoire, les raisons suivantes, qui commandent l'attention et le concours financier du Conseil municipal. L'église Saint-Eustache est classée parmi les monuments historiques ; elle est le plus beau spécimen que Paris possède de l'architecture de la Renaissance ; il y a un véritable danger pour la sécurité publique à laisser le monument s'effriter et tomber en ruines. Enfin, si la Ville fait des sacrifices sérieux, l'Etat accordera une subvention proportionnelle. L'intervention de l'Etat est subordonnée à la participation de la Ville dans les frais de restauration des édifices municipaux.

Les plaisanteries lugubres.

Quelques Parisiens ont reçu cette aimable invitation :

"M. et Mme Ravachol vous prient à une petite sauterie."

TÉLÉPHONE..... 479.

F. LAUDUMIEY,
Entrepreneur de Pompes Funèbres,
No 175 RUE DU BAYOU,
Près Remparts.
Voitures pour mariages, soirées, etc.
21 fév—1an

TO-KALON! TO-KALON!
Ne buvez rien autre chose, mais buvez le pur. C'est le fameux To-Kalon de
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
139 rue Royale, cote Toulouse.
8 juil—

Toutes personnes ayant des réclamations contre la succession de feu ALBERT KUNTZ sont requises de les présenter à
EDGAR GHIMA, Notaire.
Bureau No 14 rue Carondelet, Nlle-Orléans, Lne.
15 avril—5t

Bureau de New Orleans Water Works Co., 49 et 51 rue Baronne—Nouvelle Orléans, 6 avril 1892.—A une réunion du Board de Directeurs de cette Compagnie tenue ce jour, un dividende semi-annuel de $2 par action a été déclaré payable le et après le mardi 12 courant, aux actionnaires de cette date.
R. L. MACMURDO,
Secrétaire.
7 avril—7t

Smith Bros. & Cie.
LIMITED,
102, 104 & 106
Rue Poydras,
Reçoivent dans le moment par le
NAVIRE "EUROPEAN",
Directement d'Aden, Arabie,
250 Ballots de CAFÉ MOKA.
A vendre aux prix les plus réduits du marché.
12avril—3t

La Santé c'est la Fortune.

LE TRAITEMENT PAR LE DR E. C. WEST DES NERFS ET DU CERVEAU est un specific garanti pour l'Hystérie, les étourdissements, les convulsions, les crises, le nervosisme, les maux de tête, la prostration nerveuse causée par l'alcool ou le tabac, les insomnies, la prostration générale, le ramollissement du cerveau résultant en insanité et conduisant à la misère, à la débilité, à la mort, la vieillesse prématurée, la stérilité, la perte de puissance chez les deux sexes, les pertes journalières et la spermatorrhée causées par un excès de travail du cerveau, un abus de son force. Chaque boîte contient le traitement d'un mois. $1 la boîte, ou six boîtes pour $5 00, envoyées par la malle affranchies sur le reçu du prix.

NOUS GARANTISSONS QUE SIX BOITES

Guérissent tout cas. Pour chaque commande de six boîtes reçue par nous accompagnée de $5 00, nous enverrons à l'acquéreur notre garantie écrite de lui rendre son argent si le traitement n'opère pas la cure. Les garanties ne seront données que par
M. TUMA, pharmacien, seul agent, No 11 rue du Camp, Nouvelle-Orléans, Lne.
1er oct—1an—VetO

LE NOUVEAU
LOUISIANA JOCKEY CLUB.
MEETING D'HIVER,
Commençant samedi, 9 janvier,
Et continuera ensuite tous les mardis, jeudis et samedis.
Les courses commenceront à 2 heures précises.
Un car de renvoi au dépôt sera placé sur le Crescent Hall à 12.30 heures.
24 déc—91—1 2 jan—mar jeu sam

LEON GODCHAUX
Vous Annonce Encore
CE QUE
8, 10, 12 OU 15 DOLLARS
Peuvent faire en
HABILLEMENTS DE PRINTEMPS.
ILS PEUVENT ACHETER
DE BEAUX VETEMENTS D'HOMMES
Faits sur Commande
ET VENDU A BENEFICE.
Meilleurs Vêtements que vous Ne pouvez avoir nulle part En Ville à 50 pour cent.
81-85 rue du Canal

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, Rue Gaiette
1er nov90—1an—mar.ven.dim

TAPIS ! TAPIS ! TAPIS !
NATTES! NATTES! NATTES!
Stores! Stores!
Et Magnifiques Papiers Peints pour Tapisserie,
CHEZ LEVY,
RUE DU CANAL.
Nous prenons plaisir à annoncer à nos amis et clients que nous sommes prêts maintenant à faire voir notre nouveau stock d'articles ci-dessus mentionnés, qui, en beauté et en variété, n'a jamais été égalé. Nos modèles de Tapis Moquette sont arrivés et ils méritent tout ce qu'en disent les gens qui les ont vus. Nous attirons particulièrement l'attention sur nos Tapis de double largeur, pour les quels nous ne chargerons pas plus que ceux que nous ne faisons pour ceux de simple largeur. Nous ne vendons seulement des PAPIERS PEINTS, tandis que nos prix chargés sont de ceux